



HAL
open science

Pour en finir avec la domination masculine ? Regard critique sur les études psychosociales des relations entre sexes

Manuel Tostain

► **To cite this version:**

Manuel Tostain. Pour en finir avec la domination masculine ? Regard critique sur les études psychosociales des relations entre sexes. Bulletin de psychologie, 2016, 5 (545), pp.345-363. 10.3917/bupsy.545.0345 . hal-01668315

HAL Id: hal-01668315

<https://hal.science/hal-01668315>

Submitted on 20 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR EN FINIR AVEC LA DOMINATION MASCULINE ? REGARD CRITIQUE SUR LES ÉTUDES PSYCHOSOCIALES DES RELATIONS ENTRE SEXES

Tostain Manuel

Groupe d'études de psychologie | « [Bulletin de psychologie](#) »

2016/5 Numéro 545 | pages 345 à 363

ISSN 0007-4403

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2016-5-page-345.htm>

Pour citer cet article :

Tostain Manuel, « Pour en finir avec la domination masculine ? Regard critique sur les études psychosociales des relations entre sexes », *Bulletin de psychologie* 2016/5 (Numéro 545), p. 345-363.
DOI 10.3917/bupsy.545.0345

Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.

© Groupe d'études de psychologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pour en finir avec la domination masculine ? Regard critique sur les études psychosociales des relations entre sexes

TOSTAIN Manuel ^a

Résumé : L'auteur examine une tendance dominante en psychologie sociale à interpréter les relations femmes/hommes en termes de domination masculine. Nous nous attachons à relever les problèmes et limites que soulève ce type d'approche au travers d'une analyse critique des postulats et résultats des théories psychosociales de la domination. On souligne les décalages entre les attendus de ces théories et les données sociologiques et psychologiques. Pour conclure, nous avançons que cette orientation permet mal de saisir les évolutions sociétales récentes des relations entre femmes et hommes, et nous proposons des approches alternatives, interactionnistes, plus attentives aux dynamiques d'autonomie des acteurs sociaux.

^a Université de Caen, Centre d'étude et de recherche sur les risques et les vulnérabilités (EA 3918), France.

Correspondance : Manuel Tostain, Université de Caen, campus I, UFR de psychologie, bureau SE 611, esplanade de la paix, 14032 Caen cedex, France.

Courriel : manuel.tostain@unicaen.fr

Texte reçu le 19 décembre 2014 et accepté le 5 novembre 2015

An End to Male Domination? A Critical Look at Psychosocial Approaches to Gender Relations

Abstract: This article questions the majority trend in social psychology to interpret gender relations in terms of male domination. We identify the problems and limitations that this approach engenders through a critical analysis of the assumptions and results of psychosocial theories of domination. We highlight discrepancies between these theories and sociological and psychological data. Finally, we argue that this trend makes it difficult to capture recent social changes in relations between men and women, and we propose alternative approaches more responsive to the dynamics of social actors' autonomy.

INTRODUCTION

Dans un article précédent (Tostain, 2016) nous avons cherché à montrer que les études sur les stéréotypes de sexe, en s'associant à une lecture en termes de domination masculine¹, s'accompagnaient d'une surestimation de la présence et des effets de ces stéréotypes. Dans le cadre du présent article, nous nous interrogerons sur la légitimité des sous-basements conceptuels des théories psychosociales de la domination. Au travers d'une analyse critique des postulats de ces théories et la mise en évidence des écarts entre les attendus de ces théories et les données sociologiques et psychologiques, nous relèverons les difficultés de ces approches. Nous chercherons ensuite à présenter d'autres perspectives qui mettent en avant le rôle actif des individus et qui sont, selon nous, plus à même de rendre compte des évolutions sociales récentes et de la pluralité des relations entre femmes et hommes.

Mais, avant de commencer, précisons qu'il ne s'agit pas pour nous de contester l'idée du maintien de certaines asymétries évaluatives, représentationnelles entre femmes et hommes, de la présence toujours actuelle d'inégalités, qui concernent davantage les premières que les seconds (Derk, Ellemers, Van Laar, De Groot, 2011). Ce que nous contestons c'est l'idée que ces inégalités résultent nécessairement de la domination masculine, d'un sentiment plus ou moins conscient de supériorité des hommes qui chercheraient à asseoir leur pouvoir sur les femmes. Ces inégalités peuvent être aussi la résultante d'une cause qui disparaît (la position historiquement plus favorable des hommes) mais dont les effets se manifestent encore du fait de l'inertie relative à tout système social (Durkheim, 1893 ; Froidevaux-Metterie, 2015). Nous envisageons finalement cet article comme une contribution à un débat qui nous paraît nécessaire à propos de la manière dont une certaine psychologie sociale traite de la question des inégalités et des différences entre sexes².

1. Par *domination masculine* on entendra le principe selon lequel les hommes tendent à se considérer supérieurs aux femmes, et dans le cadre de leur volonté de domination sur les femmes, disposent d'un pouvoir matériel et symbolique qui limite les comportements et pensées des femmes ; celles-ci, pour une large part, par aliénation au point de vue des hommes, ne contestant pas ce pouvoir. Les théories de la domination masculine considèrent que ce principe est présent dans toutes les sociétés, qu'elles soient traditionnelles ou modernes (Bourdieu, 1998).

2. Cette analyse ne concernera que le cadre de nos sociétés occidentales, et en particulier la situation française, les questionnements étant bien entendu très différents dans

Dans ce cadre, nous ne chercherons pas à faire une revue générale des travaux qui existent sur le sujet, tâche au demeurant impossible, vu les centaines de travaux publiés dans ce champ. Nous choisirons de nous centrer sur l'analyse de quelques grandes théories révélatrices d'une certaine manière de penser les relations femmes/hommes en psychologie sociale. Compte tenu de notre perspective critique et du fait que les analyses en faveur d'une lecture en termes de domination masculine font partie du langage courant de notre discipline, et sont donc connues, nous nous concentrerons dans cet article sur les limites de ces théories et des recherches qui leur sont associées.

Pour introduire la discussion, on peut dire qu'il y a deux grandes façons d'analyser l'histoire des relations femmes/hommes. La première, que privilégient amplement les théories de la domination, est d'insister sur les contraintes, les pesanteurs et les mécanismes de reproduction sociale. La seconde est de souligner le caractère conscient, ouvert, pluriel des choix des acteurs sociaux et les dynamiques de changement social (Ibañez, 1987 ; Moscovici, 2012, 2013). Mettre en avant cette pluralité des choix des acteurs, ce que nous ferons ici, n'est pas oublier que les contraintes existent. Néanmoins, nous pensons, dans l'optique de plus d'égalité entre les sexes, que cette seconde façon, selon nous plus proche des acteurs, est plus efficace car elle rappelle à ces mêmes acteurs leur pouvoir de se saisir des situations, de les transformer. Certes, les théories de la domination peuvent aussi s'intéresser à certaines dynamiques de changement, mais elles le font souvent à la marge et, comme nous essayerons de le montrer, elles sont moins aptes selon nous pour les appréhender, car leurs postulats et concepts se réfèrent principalement aux mécanismes de la reproduction sociale. Dans ce cadre, en référence à l'intérêt souligné par Serge Moscovici de puiser dans des sources allant parfois au delà de notre discipline pour mieux penser nos propres objets d'étude, nous allons nous appuyer sur certaines réflexions sociologiques et anthropologiques contemporaines (Lahire, 2011 ; Théry, 2007). Nous nous référerons également à de nouvelles inflexions qui se font jour dans notre discipline. Nous pensons ici aux travaux de la psychologie sociale britannique qui prolongent les théories de l'identité sociale d'Henri Tajfel et John Turner (1979, 1986) et qui mettent en avant les capacités de transformation des individus et des groupes (Reicher, 2011).

d'autres aires culturelles où la situation des femmes peut être éminemment difficile.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE DES RELATIONS ENTRE SEXES : LES CADRES D'ANALYSE DES THÉORIES DE LA DOMINATION

Pour rendre compte des relations entre groupes de statuts inégaux, différentes théories en psychologie sociale adoptent une lecture en termes de domination : théorie de la justification du système de John Jost et Mahzarin Banaji (1994), théorie de la dominance sociale de Jim Sidanius et Felicia Pratto (1999), théorie des groupes collection et agrégat de Fabio Lorenzi-Cioldi (1988 ; 2009). Ces trois théories ont pour point commun de reprocher aux théories de l'identité sociale de Henri Tajfel et John Turner (Tajfel, 1970 ; Tajfel, Turner, 1979, 1986 ; Turner, 1999)³ d'avoir sous-estimé la fréquence du biais de favoritisme de l'exogroupe chez les groupes dominés. Elles mettent ainsi en avant la participation des dominés à leur propre domination. Si ces théories de la domination ont permis des avancées manifestes, en détaillant des mécanismes à l'origine de certains phénomènes problématiques (effets ambivalents des politiques de discrimination positive, effets négatifs de certaines idéologies légitimatrices du statu quo social, pratiques de discrimination institutionnelle, auto-affaiblissement dans les groupes défavorisés, etc.), nous nous centrerons ici sur les problèmes que pose leur lecture des relations entre sexes en termes de domination. Bien qu'elle soit un peu moins connue au niveau international que les théories de Jost et Banaji et de Sidanius et Pratto, nous présenterons d'abord la théorie de Lorenzi-Cioldi, car elle reste largement citée dans les études sur le genre dans la littérature psychosociale de langue française, et, surtout, elle comporte l'intérêt de se centrer spécifiquement, du moins à l'origine, et contrairement aux deux autres théories, spécifiquement sur les relations entre sexes. Son analyse permettra donc de révéler d'emblée certaines limites propres, selon nous, à ces théories dans le champ qui nous intéresse : les dynamiques femmes/hommes.

La théorie du groupe collection et du groupe agrégat (TGCGA) de Fabio Lorenzi-Cioldi

La théorie de Fabio Lorenzi-Cioldi part de deux critiques principales adressées aux théories de l'identité sociale de Henri Tajfel et John Turner (1979, 1986). D'abord, cet auteur conteste l'idée, énoncée d'après lui par ces théories, que l'identité

personnelle peut s'exprimer hors du social. Il considère qu'il n'y a pas opposition entre identité personnelle et identité sociale, mais que ces deux identités varient ensemble et doivent donc être envisagées conjointement. Il avance également que les logiques identitaires sont subordonnées aux hiérarchies sociales qui existent entre groupes. En particulier, selon cet auteur, il n'existerait que des identités sociales (personnelles ou collectives) qui s'exprimeraient différemment selon les positions sociales des groupes dont on ferait partie. En définitive, selon Lorenzi-Cioldi, les dynamiques personnelles seraient la conséquence de dynamiques sociales liées au statut des groupes. On remarquera que cette théorie implique une surdétermination de l'identité par le social, la notion d'identité personnelle problématisée dans la théorie de Tajfel et Turner disparaissant au profit d'une identité uniquement sociale. Ajoutons que l'accent est mis, désormais, sur les pesanteurs sociales et la reproduction sociale. Dans ce cadre, les réflexions de Tajfel et Turner (1986), à propos des facteurs dynamiques de contestation sociale et de changement social, ou celles de Turner (1999), à propos du rôle actif de l'individu dans les processus de catégorisation sociale, sont, et on peut le regretter, rejetées à la périphérie du système explicatif. Cette surdétermination sociale de l'identité s'explique par la référence centrale, chez Lorenzi-Cioldi, à la théorie de la domination masculine de Pierre Bourdieu (1998), qui met en avant les effets pratiques, symboliques et mentaux des positions de domination. Dans ce cadre, Lorenzi-Cioldi considère que si les hommes, en tant que groupe dominant, suivent les dynamiques « habituelles » des relations intergroupes : valorisation de son groupe et de soi (biais de favoritisme de l'endogroupe et de discrimination de l'exogroupe, différenciation de soi par rapport à l'endogroupe), biais d'homogénéité de l'exogroupe⁴, ce ne serait pas le cas des femmes. En tant que groupe dominé ayant, pour une grande part, intégré la logique de légitimation de la domination masculine, les femmes tendraient significativement à s'inscrire dans le cadre de référence des dominants et à se percevoir, en conséquence, à la manière dont le groupe dominant masculin les perçoivent. S'inspirant des dynamiques diffé-

3. Pour une présentation très claire, en langue française, des théories de l'identité sociale, voir l'article en ligne de Licata (2007).

4. Le biais d'homogénéité de l'exogroupe (en anglais OHE pour « *Out-group Homogeneity Effect* ») est plus précisément la tendance des individus à percevoir les membres d'un exogroupe comme plus homogènes que les membres de notre endogroupe. Ce biais revient à voir les membres de l'exogroupe de façon stéréotypée et, dans le cadre de l'idéologie individualiste qui valorise la singularité, il peut constituer une stratégie de dévalorisation de l'exogroupe.

rentes mises en évidence par Bourdieu et Saint Martin (1978), à propos du grand patronat (haut statut social) et des ouvriers (bas statut social), les premiers tendant à exhiber une stratégie de distinctivité individuelle par rapport à leur endogroupe, les seconds tendant à s'inscrire dans une dynamique d'identification collective à leur endogroupe, Lorenzi-Cioldi applique ce schéma aux groupes masculin et féminin : les hommes constitueraient un groupe collection (des individus se percevant comme une collection d'individualités distinctes), les femmes, quant à elles, constitueraient un groupe agrégat (des individus se définissant au travers d'une appartenance collective indifférenciée). Finalement, pour cet auteur, les femmes, en tant que groupe dominé intégrant en grande partie le cadre de références des dominants, manifesteraient les tendances significatives suivantes : dévalorisation de son propre groupe féminin, biais de favoritisme envers l'exogroupe masculin, indifférenciation de soi (par contraste avec la différenciation de soi chez les hommes), absence de biais d'homogénéité de l'exogroupe masculin.

Qu'en est-il en réalité ? À propos du premier et du second point, nous renvoyons à notre précédent article pour des éléments détaillés (Tostain, 2016). Disons, cependant, que différentes synthèses (par exemple, Eagly, Mladinic, Otto, 1991 ; Eagly, Mladinic, 1994 ; Swim, Borgida, Maruyama, Myers, 1989 ; Swim, Sanna, 1996) montrent que ce n'est pas toujours évident : il n'y a pas nécessairement, de la part des femmes, une dévalorisation de leur propre groupe féminin ni une plus grande valorisation de l'exogroupe masculin. Il arrive même que ce soit l'inverse⁵.

À propos du troisième point, l'indifférenciation de soi par les femmes (groupe agrégat) et la différenciation de soi par les hommes (groupe collection), les recherches se sont fondées, notamment, sur les résultats des groupes féminin et masculin au Bem Sex Role Inventory (BSRI) ou Inventaire des rôles de sexe de Sandra Bem (1974)⁶. Ce questionnaire est constitué de 60 items renvoyant à des traits de personnalité : 20 items dits « féminins »,

20 dits « masculins » et 20 « neutres » (non associés aux rôles de sexe). Rappelons que ce questionnaire détermine quatre profils psychologiques de genre qui sont a priori indépendants du sexe des répondants : sujet « féminin » (sujet ayant des scores élevés aux items « féminins » et faibles aux items « masculins »), sujet « masculin » (scores faibles aux items « féminins », élevés aux items « masculins »), sujet « androgyne » (scores élevés à la fois aux items « féminins » et « masculins ») et sujet « indifférencié » (scores bas aux items « féminins » et « masculins »)⁷. La catégorisation en quatre profils possibles que ce questionnaire autorise permet de voir à l'œuvre des stratégies de différenciation ou d'indifférenciation dans la présentation de soi chez les femmes et les hommes. D'après Lorenzi-Cioldi, les individus du groupe masculin, tout en adhérant aux traits de leur groupe dominant, chercheraient à ne pas être réduits à leur appartenance groupale et « puiseraient » pour cela dans les items « féminins » pour se différencier de leur groupe. Autrement dit, les individus masculins éviteraient d'avoir un profil uniquement « masculin » et chercheraient à se présenter sous un profil « androgyne ». Par contre, les individus du groupe féminin étant, en tant que membres d'un groupe dominé, davantage inscrits dans leur appartenance collective que les hommes, présenteraient davantage de profils en correspondance avec leur sexe (profil « féminin ») et auraient moins accès à l'androgyne.

Est-ce le cas ? En fait, les études américaines vont dans le sens contraire : les femmes s'auto-attribuent davantage de traits « masculins » que les hommes ne s'attribuent de traits « féminins », ce qui exprime une plus grande androgyne des premières que des seconds, et ce phénomène s'accroît avec le temps (Auster, Ohm, 2000 ; Choi, Fuqua, Newman, 2008 ; Twenge, 1997)⁸. Au niveau des recherches

7. Pour un exemple d'utilisation du BSRI dans le cadre du paradigme de la domination, voir l'article de Testé et Simon (2005).

8. Une des explications de cette androgyne plus marquée des femmes que des hommes, et qui s'accroît avec le temps, est que les femmes, notamment grâce à leur engagement maintenant élevé dans le monde du travail, sont davantage que par le passé dans des rôles également « masculins ». Par contre, les attentes sociales pour les hommes n'ont pas nécessairement suivi un tel changement et il est peut-être encore difficile pour les hommes d'assumer des rôles traditionnellement « féminins ». Que l'on pense aux hommes qui décident de prendre un congé parental de longue durée. Il n'est pas toujours évident pour ces hommes de faire accepter un tel choix par leur entourage familial et social (Singly, 2005).

5. Voir, à ce sujet, les travaux d'Eagly et coll. (1994) qui mettent en lumière un phénomène de valorisation, par les deux sexes, des femmes, ce que ces auteurs désignent sous le terme de « *women wonderful effect* » ou effet « les femmes sont merveilleuses ».

6. Pour plus de détails sur ce type de questionnaire, voir Gana (1995), K'Delant et Gana (2009), Fontayne, Sarrazin et Famose (2000). Pour une critique du BSRI, voir Choi, Fuqua et Newman (2008).

francophones, les résultats sont contradictoires : si Lorenzi-Cioldi (1988) ou Durand-Delvigne (1995) constatent qu'il y a plus d'individus de sexe masculin « androgynes » et plus d'individus de sexe féminin classés « féminins », d'autres ne trouvent pas de différences – par exemple autant « d'androgynes » chez les femmes et les hommes (Tostain, 1993) –, ou notent l'inverse : plus d'individus de sexe féminin « androgynes » que d'individus de sexe masculin « androgynes » et plus d'individus de sexe masculin au profil « masculin » que d'individus de sexe féminin au profil « féminin » (Gana, 1995 ; Fontayne, Sarrazin, Famose, 2000 ; Marro, 2003).

À cela, il faut mentionner la question de la valeur sociale attribuée à une personne/un groupe via des traits de personnalité. En particulier, la désirabilité sociale des items du BSRI cadre assez mal avec l'idée d'une domination masculine. En effet, il a pu être montré que les items « féminins » sont en moyenne plus désirables que les items « masculins » (Eagly, Mladinic, 1994 ; Tostain, 1993). Cette plus grande désirabilité des premiers que des seconds peut s'expliquer par certaines idéologies contemporaines à tonalité psychologique qui mettent en avant la proximité, l'attention à l'autre, dimensions qui transparaissent dans un certain nombre de traits dits « féminins » (Castel, 1981). Dès lors, si tant est que les hommes sont parfois plus « androgynes » et les femmes plus « féminines », cela peut traduire cet effet de désirabilité sociale : les premiers, tout en donnant des garanties de leur masculinité, allant « puiser » pour des raisons de désirabilité sociale des traits « féminins » (d'où leur « androgynie »), tandis que les secondes restent davantage, car leurs traits tendent à être plus désirables, sur ces traits « féminins » (d'où leurs profils « féminins »)⁹.

9. Cela n'exclut pas, dans des contextes délimités (par exemple, dans le travail, quand il s'agit de se faire bien voir d'un supérieur, que les traits « masculins » puissent être à l'occasion plus « utiles » que les traits « féminins » (Beauvois, 1995 ; Le Barbenchon, Cambon, Lavigne, 2005 ; Masson-Maret, Beauvois, 2000). On se réfère ici à la distinction classique de Beauvois (1995) entre désirabilité sociale (que cet auteur assimile à la valeur affective d'un trait) et utilité sociale. Notons d'ailleurs que c'est un certain type d'utilité sociale que Beauvois met en avant, même si c'est pour mieux la dénoncer : celle économique de type néo-libérale, centrée sur la réussite. Mais on peut envisager d'autres utilités sociales. Ainsi, si on définit l'utilité sociale comme ce qui participe au bien commun, les mouvements écologiques ou de l'économie solidaire expriment des valeurs bien différentes de celles prônées par l'utilité sociale néolibérale (Caillé, Chaniel, 2014).

Enfin, à propos de l'hypothèse d'un biais d'homogénéité de l'exogroupe qui serait présent chez les hommes mais pas chez les femmes, les résultats sont à la fois contradictoires et sujets à caution. D'une part, si Lorenzi-Cioldi met en évidence que seuls les hommes manifestent ce biais (Lorenzi-Cioldi, 1998 ; Lorenzi-Cioldi, Eagly, Stewart, 1995), d'autres auteurs, soit ne constatent pas de biais d'homogénéité de l'exogroupe tant chez les hommes que chez les femmes (Linville, Fischer, Salovey, 1989), soit le constatent aussi bien chez les hommes que chez les femmes (Park, Rothbart, 1982). D'autre part, selon Chappe et Brauer (2008) le type de procédure, qu'utilise notamment Lorenzi-Cioldi, soulève des difficultés interprétatives et ne permet pas véritablement de démontrer l'existence de ce biais d'homogénéité de l'exogroupe.

En définitive, on peut dire qu'un certain nombre de résultats ne cadrent pas véritablement avec les attendus de cette théorie de la domination masculine.

À propos des deux autres théories, la théorie de la justification du système et la théorie de la dominance sociale, nous ne chercherons pas à les présenter dans toutes leurs dimensions car elles ne concernent pas spécifiquement les relations entre sexes. Notre objectif sera uniquement d'évoquer ce qui, dans ces théories, concerne les relations femmes/hommes, et de souligner certaines difficultés associées à leurs postulats relatifs à la domination masculine. On peut dire que les points communs de ces deux théories sont : 1° de considérer que les individus, notamment du fait de dispositions psychologiques universelles, sont généralement motivés à accepter les inégalités qui résultent d'une organisation hiérarchique de la société, et 2° de mettre en avant le rôle des idéologies qui légitiment et perpétuent les inégalités.

La théorie de la justification du système (TJS) de John Jost et Mahzarin Banaji¹⁰

D'après cette théorie, les individus, en raison de dispositions psychologiques universelles (besoin de stabilité, besoin de contrôle, besoin de croire que le monde est juste, etc.) et de dynamiques sociales (structures inégalitaires, idéologies maintenant le *statu quo*, stéréotypes, etc.), seraient motivés à légitimer les inégalités et à justifier et perpétuer le système. Par justification du système, il faut entendre « tous les processus par lesquels les arran-

10. Pour une mention de cette théorie, en français, voir Elcheroth et Spini (2007) ou Leyens (2015).

gements sociaux existants sont légitimés, même au détriment des intérêts personnels et de groupes » (Jost, Banaji, Nosek, 2004, p. 883). Précisons d'abord que la caractérisation du système chez ces auteurs est très variable selon leurs recherches, ce qui rend ambiguë la validation de leur hypothèse : parfois ce sont les politiques gouvernementales (Jost, Pelham, Sheldon, Sullivan, 2003), d'autres fois les relations hiérarchiques entre groupes (Jost, Burgess, 2000) ou encore les « choses comme elles vont » (Jost, Hunyady, 2002).

Dans ce cadre théorique, les auteurs avancent que les individus appartenant aux groupes dominés (notamment les femmes) auraient tendance à davantage justifier le système inégalitaire dans lequel ils se situent que les individus des groupes dominants. Cette hypothèse contre-intuitive repose sur le postulat que les individus des groupes dominés présentent une dissonance idéologique entre leur besoin d'estime de soi et de valorisation de leur propre groupe, et la place subordonnée qu'ils occupent dans la société et qui est légitimée par l'idéologie dominante. Pour réduire cette dissonance idéologique, ainsi que ces auteurs le déclarent, « Il s'en suit que ceux qui souffrent le plus du système (les dominés) sont ceux également qui ont le plus à expliquer, justifier et rationaliser » (Jost, Banaji, Nosek, 2004, p. 909)¹¹. Si on peut imaginer que, dans certains cas spécifiques, un tel phénomène puisse se produire, différentes études ne confirment pas la généralité de cette hypothèse, en particulier pour les femmes (Caritati, Lorenzi-Cioldi, 2012 ; Lee, Pratto, Johnson, 2011). Dans ce sens, à propos des groupes défavorisés, rappelons qu'aux États-Unis, par exemple, ce sont les Noirs, bien davantage que les Blancs, qui sont dans des logiques de contestation sociale (du système) et qui sont les plus en faveur des politiques de réduction des inégalités raciales (Huddy, 2004). De même, toujours aux États-Unis, ce sont les femmes, davantage que les hommes, qui mettent en avant les idéologies positives favorisant le respect et l'égalité entre les sexes (Hahn, Banchevski, Park, Judd, 2015). De même en France, les études politiques montrent que ce sont les femmes, plus encore que les hommes, qui contestent les inégalités de sexe (Froidevaux-Metterie, 2015). Jost et Banaji postulent par ailleurs, que la tendance à rationaliser, à justifier le statu

quo, serait d'autant plus forte que le système est inégalitaire. Cette hypothèse est également remise en cause par les travaux en psychologie politique (Gurr, Moore, 1997 ; Huddy, 2003).

Cette théorie avance, également, que des stéréotypes dits compensatoires (par exemple, à propos des individus de bas statut, le stéréotype « pauvre mais honnête » par contraste avec le stéréotype « riche mais misérable ») ou le sexisme bienveillant (par exemple, le stéréotype « les femmes sont fragiles mais sensibles »), en mettant en avant, chez les défavorisés, des aspects positifs associés à leur situation dominée, les inciteraient à moins contester le système et favoriseraient finalement le statu quo social (Jost, Kay, 2005). Les recherches de Oliveira et Dambrun (2007) ne valident pas cette hypothèse car ils ne constatent pas que l'adhésion à ces stéréotypes compensatoires et au sexisme bienveillant s'associe à une plus grande justification du système. Cette théorie pose aussi que l'adhésion au système chez les femmes s'accompagnerait d'une tendance à exiger moins de droits pour elles-mêmes (Jost, Hunyady, 2002). Une recherche récente ne confirme pas cette hypothèse (O'Brien, Major, Gilbert, 2012). Plus généralement, Jost et Banaji avancent que les femmes, parce qu'elles auraient intégré le principe de domination, exigeraient moins de droits pour elles-mêmes que pour les hommes. Pour asseoir cette hypothèse, ils se réfèrent notamment aux travaux qui mettent en évidence que les femmes revendiquent une rémunération moindre que les hommes pour une tâche similaire (par exemple, Major, 1994 ; Jost, 1997). Ici, précisons que ces travaux montrent, non pas qu'elles revendiquent moins (de droits) pour elles et plus (de droits) pour les hommes, mais que pour une tâche similaire, une femme a tendance à demander pour elle-même une rémunération qui se trouve être moins importante que la rémunération que, de son côté et séparément d'elle, un homme demande pour lui-même, pour cette même tâche. Autrement dit, une femme a tendance à être moins « monétariste » qu'un homme. Par contre, et il convient de le souligner, quand il s'agit de juger ce qui est légitime pour elles-mêmes ET pour les hommes, on note que les femmes exigent les mêmes droits et non pas des droits moindres comme le laisse penser la théorie du système. Ainsi, par exemple, c'est un fait bien établi que le principe « À travail égal, salaire égal » (pour les femmes et pour les hommes) est un droit largement revendiqué par l'immense majorité des femmes comme de nombreuses enquêtes d'opinion le révèlent depuis fort longtemps (par exemple, Institut CSA, Les français et l'égalité hommes-

11. Ce raisonnement nous paraît problématique car on pourrait en déduire une réaction inverse des défavorisés : à savoir que pour réduire cette dissonance idéologique, ils seraient motivés à changer le système, toute chose que l'histoire tend à confirmer.

femmes, 2012). Par ailleurs, ces auteurs mettent en avant que les femmes auraient tendance à présenter, en tant que groupe dominé, un biais de favoritisme en faveur de l'exogroupe masculin dit dominant. Cette hypothèse nous paraît contestable. Si on se réfère aux synthèses portant sur les biais évaluatifs selon le sexe (Swim, Borgida, Maruyama, Myers, 1989 ; Eagly, Mladinic, 1994) ainsi qu'aux travaux qui s'inscrivent dans le cadre de la théorie de l'identité sociale (Rubin, Hewstone, 2004), on remarque, en effet, que ce biais est assez rare. Rappelons que le biais contraire, de favoritisme de l'endogroupe, qui, d'après eux, serait caractéristique des hommes, peut se manifester aussi chez les femmes. Ainsi, par exemple, dans une revue de synthèse à propos des discriminations à l'embauche sur le marché français, Jacquemet et Edo (2013) mettent en évidence un favoritisme en faveur des candidatures féminines, ceci pour l'ensemble des types d'emplois considérés, et qui s'explique, pour partie, par la tendance des recruteurs de sexe féminin à privilégier les candidatures de même sexe. On peut imaginer que si ces recruteurs de sexe féminin manifestent un tel biais en faveur de leur groupe de sexe, c'est peut-être parce qu'elles font face à davantage d'inégalités que les hommes dans le monde du travail, ce biais constituant une façon de rétablir un certain équilibre. Dans ce sens, une expérience de Schmitt, Branscombe et Kappen, (2003) montre que les femmes expriment, comparées aux hommes, une plus grande préférence pour l'inégalité quand cette inégalité favorise les femmes. Cela pour rappeler que les relations entre sexes sont mobiles, varient selon les contextes, et que ce type de biais peut concerner les deux groupes de sexe et pas seulement le groupe dit dominant, contrairement à ce que tend à suggérer la théorie de la justification du système. Plus généralement, les différentes recherches que nous avons citées remettent en cause la présence d'un double biais conjoint et massif en faveur des hommes, de favoritisme de l'exogroupe masculin et de favoritisme de l'endogroupe masculin¹².

Pour conclure sur cette théorie, on peut dire que l'idée selon laquelle il y aurait une tendance générale à la justification du système chez les dominés (dont les femmes) – idée qui laisse peu de places aux possibilités de changement et d'émancipation – est

12. Ce type de biais conjoint a été étudié par les théories de l'identité sociale qui parlent, à ce propos, de discrimination consensuelle : cela revient à ce qu'il y ait consensus entre le groupe favorisé et le groupe défavorisé pour discriminer positivement le groupe favorisé, négativement le groupe défavorisé.

fortement contestée par nombre de travaux empiriques et d'auteurs (Leyens, 2015 ; Reicher, 2004 ; Turner, Reynolds, 2003).

La théorie de la dominance sociale (TDS) de Jim Sidanius et Felicia Pratto¹³

Cette théorie, comme la TJS, considère que le régime courant des sociétés est caractérisé par la hiérarchie, les inégalités et la domination ainsi que le révélerait l'histoire humaine au long cours, faite d'oppressions et de conflits, et où les révoltes constitueraient l'exception. On pourrait rétorquer que si, effectivement, une lecture diachronique accélérée donne à voir essentiellement une histoire faite de conflits et d'oppression, une lecture synchronique, consistant à faire des arrêts instantanés dans l'histoire, peut suggérer le contraire : à savoir qu'à un moment donné dans le monde, il y a plus de sociétés sans conflits et où les membres vivent en relative bonne intelligence les uns avec les autres, que de sociétés en conflit ou en guerre.

Cela dit, cette théorie s'intéresse aux mécanismes de maintien de la hiérarchie et des inégalités, et en particulier au rôle joué à ce niveau par les idéologies accentuant les hiérarchies et dites légitimatrices (telles le sexisme, le nationalisme, le racisme, etc.) par opposition aux idéologies atténuant les hiérarchies et dites délégitimatrices (multiculturalisme, universalisme des droits de l'homme, etc.). Les idéologies légitimatrices seraient prédominantes par rapport aux idéologies délégitimatrices. Dans ce cadre, cette théorie étudie l'influence de facteurs notamment contextuels, sociaux et culturels sur l'acquisition et le développement d'une orientation psychologique différenciant les individus : l'orientation de dominance sociale (ODS) qui est définie comme 1° le désir de relations inégalitaires et hiérarchiques, et 2° le désir de domination de son propre groupe sur les autres groupes. Cette ODS serait, d'après ces auteurs, une prédisposition naturelle qui interagirait avec les facteurs sociaux. Sidanius et Pratto (1999) montreront que cette ODS s'associe aux idéologies légitimatrices de la hiérarchie qui justifient le *statu quo*.

Parmi ses postulats centraux associés au genre, cette théorie avance que les hommes tendraient toujours à avoir une ODS supérieure aux femmes. Cette hypothèse dite d'invariance se fonde sur un raisonnement évolutionniste issu, en particulier, de

13. Pour une présentation détaillée en français de cette théorie, l'article en ligne de Dambrun (2014) constitue une excellente synthèse.

la sociobiologie¹⁴. Se référant à Trivers (1972), les auteurs (Sidanius, Levin, Liu, Pratto, 2000) indiquent qu'à l'origine, les mâles, pour s'accoupler aux femmes et diffuser leurs gènes, devaient entrer en compétition avec les autres mâles, les dominer, ce qui les prédisposerait à la domination. Cette prédisposition aurait été retenue par la sélection naturelle pour son caractère adaptatif. Ce type d'explication comporte le risque de tomber dans ce que le philosophe George Moore appelle l'« erreur naturaliste » (naturalistic fallacy) (Moore, 1903/1993), erreur qui consiste à faire dériver le prescriptif du descriptif, le jugement normatif du jugement de fait. En effet, ils tendent à faire dériver de ce qui a pu être dans un passé hypothétique (des hordes avec des mâles dominants), ce qui doit nécessairement être encore dans les temps présents (la domination des hommes), comme si les conditions actuelles dépendaient encore des conditions passées (Dambrun, Duarte, Guimond, 2004 ; Tunçgenç, 2010 ; Turner, Reynolds, 2003). On fera remarquer que le propre de l'homme est d'être un animal incomplet, dont la nature est d'être complété par la culture (Geertz, 1986). Compte tenu de cela, il paraît problématique de considérer qu'une dimension aussi sociale que l'orientation vers la dominance relève aussi et encore de dimensions « naturelles ». N'y a-t-il pas le risque, paradoxalement pour une théorie psychosociale, de réifier la domination, de la naturaliser ? Dans ce cadre, différents travaux vont à l'encontre de cette vision potentiellement naturaliste : d'une part, cette ODS n'est pas toujours supérieure chez les hommes (Bathala, Reynolds, Newbiggin, 2011 ; Duarte, Dambrun, Guimond, 2004 ; Schmitt, Branscombe, Kappen, 2003), voire est parfois supérieure chez les femmes (Küpper, Zick, 2011), d'autre part, cette ODS n'est pas reliée directement au sexe (biologique) mais est médiatisée par une dimension sociale, à savoir le niveau d'identification au genre des individus (Chatard, Guimond, Lorenzi-Cioldi, Désert, 2005 ; Dambrun, Duarte, Guimond, 2004) ou encore est fonction du statut social ou du contexte, le sexe y jouant un rôle mineur (Bathala et coll., 2011 ; Küpper, Zick, 2011). On remarque, toutefois, une inflexion dans les articles plus récents de Pratto et collaborateurs (par exemple, Lee, Pratto, Johnson, 2011). Ils y expliquent que cette ODS des hommes, supérieure à celle des femmes, est fortement liée au fait que les hommes détiennent des positions de pouvoir, et ils admettent que les facteurs sociaux et culturels peuvent moduler

cette plus grande ODS des hommes. Néanmoins, ils considèrent qu'il n'est pas possible de constater une ODS plus forte chez les femmes, et que cette invariance ne peut pas être totalement éliminée par ces facteurs sociaux et culturels, ce qui revient à maintenir l'idée d'une prédisposition masculine « naturelle » à la domination.

D'autre part, toujours à propos de la domination masculine, cette théorie met en avant l'aspect positif du libéralisme de nos sociétés individualistes, qui favoriserait la réduction des inégalités femmes/hommes, notamment du fait de son idéologie égalitaire. Ils montrent ainsi que les femmes contestent plus la domination dans nos sociétés modernes que dans les sociétés traditionnelles (Lee, Pratto, Johnson, 2011). S'il ne s'agit pas de remettre en cause certains bienfaits de nos orientations idéologiques modernes (quand ces orientations valorisent la liberté individuelle, l'autonomie, le respect de la singularité individuelle dans une dynamique d'égalité entre groupes (Taylor, 1998))¹⁵, cette démonstration met en avant l'idée que les sociétés traditionnelles seraient massivement caractérisées par cette domination masculine, ce qui nous apparaît problématique. Il nous semble que cette démonstration est entachée d'un certain biais qui tend à exagérer la domination masculine et qui tend aussi à produire un certain sociocentrisme (occidental) où, finalement, nos sociétés, bien qu'encore imparfaites, seraient meilleures que les autres sociétés (Shweder, 1982). D'abord rappelons que les résultats constatés dans leurs recherches interculturelles reposent sur une démarche qui est de nature « étique » (au sens de « étude qui s'appuie sur les conceptions propres des chercheurs »), qui utilise des outils occidentaux considérés comme transculturels – échelles de dominance sociale, de valeurs de Hofstede (2001) et de Schwartz (2006) – et qui se situe à un niveau de généralité élevé (associant des indices globaux tels que le produit intérieur brut, le coefficient de Gini (1921) de mesure des inégalités, etc.). Or, une approche « émique » (au sens de « qui s'appuie sur les concepts et les systèmes de pensée propres aux acteurs sociaux étudiés ») qui aborde au plus près, dans leurs complexités, les sociétés traditionnelles montre un autre visage de ces sociétés. Comme l'avaient déjà montré Evans-Pritchard (1955/1971) et Mauss (1931/1981), rappelé par Shweder (1991), et ainsi que l'ont souligné un certain nombre

14. Sur les problèmes posés par les raisonnements sociobiologiques et plus généralement de psychologie évolutionniste, voir Tort (1985) et Reicher (2004).

15. Soit dit en passant, certains auteurs soulignent, au contraire, les aspects négatifs de ce libéralisme individualiste : Codou, Priolo, Camus, Schadron, Morchain, Denis-Remis, 2012 ; Dubois, Beauvois, 2005 ; Sampson, 1977).

d'auteurs de la nouvelle anthropologie féministe (Alès, Barraud, 2001 ; Ducloux, 2012 ; Strathern, 1990), on ne peut réduire ces sociétés traditionnelles à une domination masculine omnipotente. Dans la plupart de ces sociétés qui, par opposition à nos sociétés dites individualistes, sont dites holistes (où la participation de chacun au tout social et spirituel est centrale et s'inscrit dans des logiques de complémentarité et d'adoption de rôles selon l'âge, le sexe, les générations¹⁶. Dumont, 1983), les positions de supériorité entre femmes et hommes ne sont pas fixes ni toujours nécessairement en faveur des hommes, mais renvoient à des hiérarchies mobiles qui varient selon les contextes et à l'intérieur de chaque grand domaine de la vie sociale (familial, politique, domestique, sexuel, spirituel, artistique, économique, etc.). Ces hiérarchies peuvent ainsi s'inverser pour chaque sexe : par exemple, une femme peut être sous l'autorité de son mari au niveau spirituel mais avoir autorité dans le domaine des alliances de parenté. À partir de là, les comparaisons interculturelles, que mettent en œuvre ces auteurs, révèlent, à notre avis, un problème plus général de leur cadre théorique. Ce problème, c'est le fait qu'ils tendent à assimiler la hiérarchie à la domination et à l'inégalité en ne distinguant pas clairement le pouvoir en tant que pression exercée sur autrui (par supériorité physique, en raison d'un droit, d'une idéologie) et l'autorité en tant que compétence supérieure reconnue comme légitime (Reicher, 2004 ; Turner, Reynolds, 2003). Pour faire sentir cette distinction entre pouvoir et autorité, on peut prendre l'exemple de la relation médecin-patient : cette relation n'est pas une relation de simple pouvoir (le patient qui se soumettrait au médecin) mais une relation hiérarchique où le patient accepte d'être subordonné au médecin en raison des compétences médicales de ce dernier (Théry, 2007). Dès lors, pour revenir aux sociétés traditionnelles, qui sont effectivement des sociétés hiérarchiques (mais où, insistons sur ce point, les hiérarchies ne sont pas en faveur d'un seul sexe), celles-ci ne se résument pas à un pouvoir de domination d'un sexe sur un autre. Il s'y manifeste non pas nécessairement des inégalités de pouvoir mais des différences d'autorité qui se renversent entre chaque sexe selon les situa-

tions et les domaines (Spiro, 1995). En assimilant la hiérarchie à la domination, en recouvrant de ce terme des phénomènes qui n'y renvoient pas obligatoirement, ces auteurs tendent à exagérer, finalement, l'importance de la domination masculine. En définitive, cette assimilation de la hiérarchie à la domination, qui peut s'expliquer par notre cadre idéologique occidental individualiste, où la hiérarchie est ressentie comme une inégalité, tend à ne voir les phénomènes sociaux qu'au travers du prisme de la domination et de son signe, l'orientation de dominance sociale.

Pour conclure cette partie, il nous semble que les théories de la domination sont parfois atteintes par ce que Wittgenstein (1958/2004) appelait une certaine pulsion de généralité qui consiste à privilégier une explication centrale, sinon unique, ici la domination (masculine), pour rendre compte de la variété des faits. Nous allons maintenant aborder les problèmes généraux posés par ces théories. Nous rappellerons, dans un premier temps, certaines données sociologiques et psychologiques qui, en donnant un tableau plus nuancé des différences femmes/hommes, questionnent l'idée d'une domination masculine massivement encore présente. Dans un second temps, nous avancerons certaines pistes afin d'envisager et d'étudier autrement les relations entre sexes.

PROBLÈMES GÉNÉRAUX POSÉS PAR LES THÉORIES DE LA DOMINATION (MASCULINE)

Les recherches sociologiques (Barrère-Maurisson, 2003 ; Baudelot, Establet, 2007 ; Champagne, Pailhé, Solaz, 2015 ; Maruani, 2005, 2011) montrent que le groupe féminin rencontre encore des inégalités conséquentes (moindre salaire¹⁷, difficile articulation entre vie professionnelle et vie familiale en raison du temps plus important que les femmes consacrent aux tâches domestiques, représentation plus faible dans les postes à responsabilité, violences conjugales¹⁸, etc.). Mais ces mêmes travaux sociologiques donnent aussi à voir un tableau plus complexe. D'une part, ils mettent en évidence des inégalités propres au groupe masculin (plus grand décrochage scolaire, nombre moindre

16. L'adoption de rôles sociaux dans ces sociétés ne doit d'ailleurs pas être envisagée, comme le laissent penser ces auteurs, en tant que simple soumission à un rôle mais en tant que prise de rôle, participation volontaire à l'action en fonction de son statut (Spiro, 1993), comme lorsqu'un père dit à propos du soutien qu'il donne à sa fille : « j'assume mon rôle de père ».

17. À poste équivalent, durée et ancienneté équivalentes, l'écart se situe entre 5 % et 9 % en défaveur des femmes (Insee, 2010).

18. Dans 73 % des violences conjugales, la victime est une femme (Lollivier, Soullez, 2014).

de diplômés du supérieur¹⁹, destruction d'emploi important dans les secteurs primaire et secondaire où les hommes sont plus nombreux que les femmes, phénomène préoccupant d'une délinquance majoritairement masculine²⁰, etc.). D'autre part, ils soulignent le développement d'une hétérogénéité du groupe féminin. À titre d'exemple, on prendra le cas des femmes ayant réussi à rentabiliser leurs études par des postes à responsabilité, au regard de la situation des femmes qui occupent des emplois « familiaux » situés au bas de l'échelle sociale et souvent mal payés. Les secondes remplissent des fonctions dites « féminines » que les premières, du fait de leur fort investissement professionnel, ne peuvent ou ne veulent plus assumer (ménage, repassage, garde d'enfant, etc.). Ainsi que le montre Maruani (2005), ces femmes ayant réussi peuvent avoir intérêt à ce que les salaires des secondes n'augmentent pas trop fortement pour que leur engagement professionnel leur soit réellement profitable économiquement. Il n'y a donc pas, ici, identité d'enjeux mais potentiellement opposition entre ces deux groupes de femmes. Ajoutons que les politologues et les sociologues, même si des tensions et des écarts persistent, pointent des évolutions notables au niveau des deux groupes de sexe au point de parler de convergence des genres. On note ainsi un investissement par chaque groupe de sexe des secteurs traditionnellement associés à l'autre groupe de sexe (féminisation du travail, masculinisation de la sphère domestique), même si ce phénomène est encore asymétrique (plus fort investissement des femmes dans le travail que des hommes dans la sphère domestique), et un très haut niveau d'acceptation par les deux sexes du principe d'égalité entre les sexes, même si son effectivité dans les pratiques reste à améliorer (Froidevaux-Metterie, 2015 ; Vigarello, 2013). D'autre part, mentionnons pour le groupe féminin certaines avancées significatives : ainsi les femmes accèdent et deviennent majoritaires dans des professions traditionnellement masculines qui sont situées à un niveau élevé de la hiérarchie sociale : juges, avocats, médecins (Baudelot, Establot, 2007)²¹. On note également une augmentation

significative du nombre de femmes cadres, celles-ci représentant maintenant 40 % de ce groupe professionnel, soit un doublement en vingt ans (Maruani, 2011). Dans ce contexte, parler comme le font plus ou moins explicitement les théories de la domination d'un groupe dominant masculin, tendant à se considérer socialement et psychologiquement supérieur, par contraste avec un groupe dominé féminin tendant à intégrer ce principe de domination, devient largement contestable (Théry, 2007).

Il convient également de rappeler, si on se réfère aux méta-analyses en psychologie, que dans le cadre des dynamiques d'égalité contemporaines entre les sexes, on note que les similarités (en termes de traits, de comportements) entre chaque groupe de sexe sont bien plus importantes que les différences maintenant (Hyde, 2005) qu'auparavant (Maccoby, Jacklin, 1966). Ainsi, Hyde (2014) montre que pour 78 % des variables psychologiques étudiées il n'y a pas de différences significatives entre les femmes et les hommes et que pour les 22 % restantes, les différences ne sont très significatives que pour une minorité des variables. C'est ce qui conduit cette auteure à faire l'hypothèse non pas d'une différence entre les sexes mais d'une similarité. D'autre part, on note que la variabilité intragroupe de sexe, psychologique et sociale (la différence entre deux femmes ou entre deux hommes « pris au hasard ») est plus importante que la variabilité intergroupe de sexe (entre la femme « moyenne » et l'homme « moyen ») (Hyde, 2007)²². Dans ce sens, Lahire (2001, 2004, 2006, 2011) met en évidence, dans un certain nombre de recherches empiriques, une extrême variation, non seulement des profils individuels à l'intérieur de chaque groupe social mais aussi dans les dynamiques intra-individuelles, cette extrême variation s'expliquant par la multiplicité des influences socialisatrices, des contextes sociaux dans lesquels les individus sont insérés et par la pluralité des expériences individuelles possibles. Il note, si on appelle consonnant l'individu qui est proche des caractéristiques de l'individu typique de son groupe, et dissonant celui qui s'en écarte significativement, que les individus de chaque groupe sont très majoritairement dissonants, ce qui questionne fortement une analyse en termes de différence univoque entre les deux groupes de sexe. De

19. Par exemple deux élèves sur trois qui sortent sans diplômes sont des garçons, les hommes ne représentent que 42 % des effectifs de l'enseignement supérieur tandis qu'ils sont surreprésentés dans les filières courtes (CAP, BEP) qui concentrent 40 % des garçons pour 20 % des filles (Auduc, 2009).

20. Ainsi, 78 % des personnes mises en cause pour délinquance sont des hommes (Lollivier, Soullez, 2014).

21. Dans le cadre de ce type d'évolution positive pour les femmes, ajoutons qu'il arrive que les femmes aient un salaire supérieur à celui de leurs conjoints. C'est le cas en France dans un couple sur quatre (Morin, 2014).

22. Cela a pour conséquence que, lorsque l'on étudie les dynamiques des femmes et des hommes, il convient de ne pas uniquement analyser les résultats à partir des moyennes de chaque groupe de sexe, cette méthode ne permettant pas de mettre en évidence des sous-groupes à l'intérieur de chaque groupe de sexe.

plus, ces théories de la domination, fondées sur les différences entre sexes, tendent à considérer que les individus de chaque groupe de sexe sont caractérisés par l'intégration de rôles de sexe qui deviennent, en quelque sorte, leurs attributs personnels. Le risque est alors de figer les individus de chaque sexe dans des identités de genre. Il faut rappeler que les rôles de sexe sont avant tout des modes relationnels qui varient selon les contextes dans lesquels les individus s'inscrivent. Ils n'appartiennent pas en soi aux individus mais relèvent de la situation, et chaque individu, de chaque sexe, peut mobiliser des rôles qui relèvent traditionnellement du « féminin » et du « masculin ». Par exemple, une femme peut mobiliser dans son travail un rôle, traditionnellement qualifié de « masculin », d'organisation, de commandement, de même qu'un homme, face à son enfant inquiet, mobilisera un rôle dit « féminin » fait d'attention et de partage. Ce n'est donc pas le sexe qui mécaniquement différencie les individus mais la situation particulière dans laquelle ils se trouvent. C'est dans ce sens qu'une auteure telle qu'Irène Théry (2007, 2010) parle non pas de « différences entre sexes » mais de « distinction de sexe » pour souligner que ces rôles de sexe sont, non pas des attributs personnels, mais des attributions dont on se saisit, en fonction de la situation et, pour partie, indépendamment de notre sexe, pour rentrer en relation avec les autres. Cette « distinction de sexe » nous paraît intéressante car elle met en avant le caractère pluriel des individus de chaque sexe, dont l'identité ne se résume pas à leur sexe ou genre.

Ajoutons qu'un problème récurrent des travaux sur la domination masculine est celui d'un décalage entre les recherches expérimentales et les données sociologiques, les premières soulignant, par exemple, des effets importants des stéréotypes de sexe liés à la domination et les secondes relativisant fortement ces effets. Ainsi, alors que des travaux en psychologie sociale mettent en avant, pour les filles, la menace du stéréotype « les filles sont moins bonnes en mathématiques que les garçons » (Régner, Steele, Ambady, Thinus-Blanc, Huguet, 2014) pour rendre compte du moins bon niveau des filles dans cette discipline par rapport aux garçons, les données sociologiques montrent, dans le cadre de la mixité scolaire et donc dans une situation intergroupe de sexe censée mobiliser cette menace du stéréotype pour les filles, que les unes et les autres ont globalement le même niveau en mathématiques (Ministère de l'Éducation nationale, 2013)²³.

Cela dit, pour revenir à la question des relations femmes/hommes dans notre société, si dans le cadre des théories de la domination, des auteurs nient tout changement significatif, les changements actuels étant envisagés comme de nouvelles formes plus subtiles et insidieuses de domination masculine (par exemple, Bourdieu, 1998 ; Jost et coll., 2004 ; Tougas, Brown, Beaton, Joly, 1995), un auteur comme Lorenzi-Cioldi est évidemment conscient de ces changements et de cette hétérogénéité entre et à l'intérieur de chaque groupes de sexe. Mais chez cet auteur, cette hétérogénéité est conceptuellement minimisée car, comme il l'indique lui-même, ce qui l'intéresse ce sont des invariants et non pas des individus « en chair et en os ». Or, d'après lui, ces invariants sont toujours aussi présents et sont le signe de la persistance de la domination masculine (Lorenzi-Cioldi, 2009, p. 308). Au delà de la question de la domination masculine, qu'une certaine réalité sociale questionne maintenant fortement dans nos sociétés, il nous semble, au contraire, si on définit une bonne théorie comme une théorie qui permet d'appréhender de façon pertinente la complexité de la vie sociale (Laurens, Kozakai, 2001), qu'il convient de voir dans quelle mesure ces théories de la domination et leurs outils méthodologiques peuvent rendre compte de ce que vivent, ressentent et pensent des individus de « chair et d'os ». De plus, du fait de sa lecture souvent unidimensionnelle (la plupart des comportements étant analysés comme la résultante de la domination), ce type de théorie comporte le risque d'adapter les faits à la théorie et de là de se rendre potentiellement irréfutable. On en citera un exemple. Dans une recherche ayant pour référence les théories de la domination, Tafani, Bellon et Apostolidis (2004) se sont intéressés aux effets des positions sociales des lycéens-nes sur les représentations des études. Ils notent que les lycéens-nes au capital économique et culturel élevé valorisent la finalité intellectuelle des études (enrichissement culturel) tandis que les lycéens-nes dont le capital est faible valorisent la finalité pragmatique (avoir un métier). Pour ces auteurs, le résultat des premiers s'expliquerait, dans un contexte de démocratisation des études, par une volonté de distinction sociale propre aux dominants (donnant à voir, en invoquant l'enrichissement culturel, qu'ils sont au delà des simples contingences matérielles). Or, les auteurs constatent également un effet du sexe,

garçons est équivalent en mathématiques (Lindberg, Hyde, Petersen, Linn, 2010). Ajoutons que même dans un cadre expérimental l'effet négatif de la menace de ce stéréotype chez les filles est contesté (Ganley, Mingle, Ryan, Ryan, Vasilyeva, Perry, 2013). Pour détails, voir Tostain, 2016.

23. Aux États-Unis également, le niveau des filles et des

les lycéennes valorisant davantage cette même finalité intellectuelle par rapport aux lycéens (ceux-là, toutes positions sociales confondues, valorisant davantage la finalité pratique). Mais, comme les lycéennes sont envisagées par les auteurs comme un groupe dominé, ce qui était précédemment une marque de distinction sociale pour ceux ayant un capital élevé, devient le signe de la domination des femmes. En l'occurrence, cette mise en avant de la finalité intellectuelle par les lycéennes traduirait, selon ces auteurs, leur acceptation du partage traditionnel des rôles de sexe, qui laisserait aux hommes le domaine de la réussite professionnelle, de la finalité pragmatique. Les auteurs n'envisagent pas une autre explication qui serait plus valorisante : à savoir que les lycéennes peuvent réellement apprécier la dimension intellectuelle des études, qu'elles ne sont pas nécessairement sous l'emprise de cette domination, que leurs choix résultent finalement de leur autonomie d'acteur social. Il s'agit, bien sûr, d'un exemple mais qui illustre le caractère potentiellement irréfutable de la théorie puisque celle-ci peut expliquer, en termes de domination, aussi bien l'un (les dominés mettent l'accent sur la finalité pragmatique des études) que son contraire (les dominées mettent l'accent sur la dimension intellectuelle des études). Qui plus est, cette lecture, comme on peut le voir dans cet exemple, peut conduire à une vision dévalorisante du groupe féminin. C'est d'ailleurs un des risques de ces théories d'envisager tout groupe supposé dominé, non pas dans son éventuelle spécificité ou positivité, mais comme caractérisé par ce qu'il a de moins, de plus pauvre que le groupe dominant auquel on le compare. Et dans ce cas-là, n'est-ce pas, dans une certaine mesure, adopter le cadre de référence du groupe dit dominant, faire preuve, comme l'indique Grignon et Passeron (1989), de l'ethnocentrisme culturel du dominant ?

Un autre problème auquel sont confrontées les théories de la domination provient de leur méfiance à l'égard de la parole des acteurs qui, pour des raisons de pesanteurs sociales et symboliques, ne seraient pas réellement capables d'avoir un regard lucide sur ce qui détermine leurs choix (Bourdieu, 1998). Or, c'est parfois en faisant confiance aux acteurs, à ce qu'ils disent, que l'on peut dégager une meilleure compréhension des relations entre sexes. On le voit dans une recherche de Singly (2001) qui montre que la question de l'inégalité ne se réduit pas à un plus ou moins fort degré d'intégration, par les femmes, du principe de domination, mais qu'elle s'inscrit dans une dynamique mobile de hiérarchisation des priorités. Interviewant des couples, il note que les enjeux d'égalité au niveau de la réali-

sation des tâches quotidiennes sont explicitement évoqués et qu'ils provoquent des tensions, mais que ces enjeux sont retravaillés selon les moments par d'autres enjeux du couple : l'engagement, l'attention, la complicité, le respect et le temps passé avec l'autre, etc. Autrement dit, la question de l'inégalité, isolée dans une lecture uniquement en termes de domination, ne permet guère de comprendre pourquoi elle est acceptée (mais pas approuvée pour autant) dans certains cas et pas dans d'autres. Plus généralement, ces théories, en se focalisant sur les dynamiques de domination, tendent à considérer comme négligeables les multiples autres enjeux (relationnels, affectifs, intellectuels, esthétiques, moraux, etc.) qui irriguent nécessairement les conduites des acteurs. De plus, ces théories de la domination, en opposant les groupes masculin et féminin dans des rapports asymétriques, sont moins à même de comprendre la coexistence, à l'intérieur de chaque individu de chaque sexe, de dynamiques à la fois « féminines » et « masculines » (Chiland, 2003). S'en tenir seulement à l'une ou l'autre dynamique pour un individu donne, en outre, une identité personnelle qui est jugée tronquée, insuffisante par les autres et la société (Bem, Lenney, 1976 ; Gilligan, 1986 ; Rouyer, Frascaralo, Zaouche-Gaudron, Lavanchy, 2007) : ainsi une femme qui ne s'occupe que de son foyer (rôle traditionnel féminin) ou un homme qui ne pense qu'à son travail (rôle traditionnel masculin) sont des figures socialement dévalorisées (Singly, 2001).

CONCLUSION : POUR LE CHANGEMENT

En sociologie l'étude des relations entre sexes s'inscrit dans une pluralité théorique : théorie de la domination (Bourdieu, 1998), théorie de l'acteur (Touraine, 1984), théorie de l'individualisme méthodologique (Boudon, 1986), théorie de l'action plurielle (Lahire, 2011), etc. De même, en psychologie du développement, des courants très différents s'expriment : théorie de l'apprentissage social (Bandura, 1995), théorie cognitive (Kohlberg, 1966 ; Martin, Halverson, 1981), théorie intégrative (Chiland, 1999 ; Tap, 1988, 1993), et on est attentif à distinguer ce qui relève des dynamiques de socialisation et des dynamiques de personnalisation (Rouyer, 2007). Dans ces courants, on s'intéresse à la façon dont chaque individu compose avec les contraintes et les opportunités sociales, et essaie, à son niveau, de se construire un parcours en quelque sorte unique en son genre (Rouyer, Mieyaa, Le Blanc, 2014). C'est nettement moins le cas en psychologie sociale, où les théories de la domination sont omniprésentes dès lors qu'il s'agit

d'étudier les relations entre femmes et hommes. On note que les dynamiques de personnalisation, de négociation relationnelle, n'y sont pas ou peu conceptuellement intégrées, pratiquement tout l'accent étant mis sur les dynamiques non conscientes d'intériorisation des contraintes sociales.

De par leur focalisation sur les mécanismes de reproduction sociale, ces théories peuvent rendre difficile l'appréhension du changement et des logiques d'émancipation (Butler, 2006 ; Fraisse, 2014). Or, sans méconnaître la persistance de certaines pesanteurs et inégalités sociales en défaveur des femmes, nous pensons que, pour rendre compte de la réalité sociale dans sa complexité, de ses évolutions dans le cadre des dynamiques intra et intergroupes, il convient à notre avis de prendre au sérieux l'hypothèse de changements dans les relations femmes/hommes (Barnett, Hyde, 2001 ; Froidevaux-Metterie, 2015). Cela suppose, selon nous, d'aller plus près de ces individus de chair et d'os qui composent ces groupes sexués. Cela implique de reconnaître que les individus, en tant qu'acteurs sociaux, se construisent et reconstruisent leur identité dans l'épaisseur des interactions qu'ils forgent au fil du temps avec les autres. En définitive, il nous paraît souhaitable de procéder, en psychologie sociale des relations entre sexes, à une évolution des modes d'approches comme cela se fait déjà dans des champs différents de la psychologie sociale (Jodelet, 2008 ; Laurens, 2006, 2011). Ces nouvelles approches, on pense ici à certains courants de la psychologie sociale britannique, s'appuient et prolongent les théories de l'identité sociale de Tajfel et Turner, qui ont souligné le rôle central de l'individu et ont précisé les conditions du changement social dans les dynamiques intergroupes²⁴. Ces approches présentent des analyses non pas déterministes mais interactionnistes, relationnelles (Reicher, 2011). On est attentif aux discours des individus, à la signification qu'ils confèrent aux situations. Dans ce cadre, en reprenant des objets classiques de notre discipline, tels ceux sur la diffusion de responsabilité (Levine, Crowther, 2008), sur les comportements de soumission à l'autorité (Reicher, Haslam, 2011 ; Reicher, Haslam, Miller, 2014), sur les comportements tyranniques (Haslam, Reicher, 2012 ; Reicher, Haslam, 2006, 2011) ou

24. Ces conditions du changement social, analysées par les théories de l'identité sociale, sont : l'existence de frontières imperméables entre les groupes, le statut instable des groupes, l'inégalité jugée illégitime, l'identification à son groupe, des ressources pratiques de contestation, la présence d'alternatives cognitives, etc.

encore sur les dynamiques politiques (Billig, 1996), ces nouvelles approches ont d'ores et déjà permis de renouveler nos connaissances sur ces objets en montrant que les individus ne sont pas toujours les victimes passives ou volontaires de la situation, des normes, du pouvoir, de la domination. Ces orientations nouvelles écrivent l'autre partie de l'histoire de ces phénomènes, non pas seulement sa face contrainte mais aussi sa face ouverte. Nous souhaiterions qu'une évolution similaire soit prise dans les études sur les relations entre sexes. Il nous semble que c'est en précisant les dynamiques de changement, les potentialités dont sont porteurs les acteurs, qu'on contribue autant, sinon plus, aux changements et à une évolution vers plus d'égalité. On met en avant, alors, la capacité d'actions, de réactions, de transformation des individus pour faire bouger les lignes de force, pour remettre en cause les pesanteurs sociales²⁵.

En prenant nos distances avec les théories de la domination, cela évite aussi de donner l'impression d'une vision souvent unilatérale et, pour partie, figée des relations femmes/hommes qui peut rendre moins réceptif les individus ordinaires aux campagnes en faveur de l'égalité. Cette vision où, plus on moins implicitement, on se réfère à l'idée que les hommes sont dominants et les femmes dominées, peut apparaître partielle voire partiale. Elle peut amener les individus à douter de ce qui est avancé pour les convaincre. Ils peuvent aussi ressentir une certaine injustice à ce qu'on leur prête des stéréotypes et des préjugés qui ne correspondent pas à ce qu'ils éprouvent, décident et font dans la réalité de leurs relations avec l'autre groupe de sexe.

25. Ce type d'orientation qu'on préconise et qui consiste à souligner les dimensions positives, évolutives, peut paraître moins excitante intellectuellement que l'orientation consistant à souligner les contraintes, d'où peut-être sa minimisation parfois dans les pratiques de recherche. Comme le rappelait Bourdieu (1998, p. 116), en tant que chercheurs en sciences sociales, nous avons en effet souvent une passion pour révéler les biais, les absences de lucidité, les aliénations propres au social. Cela peut nous donner l'impression de mieux savoir que les individus ordinaires ce qu'il en est de la réalité psychologique et sociale, le risque étant cependant, alors, de se placer dans une position surplombante et supérieure qui disqualifie, dans une certaine mesure, ce que les individus peuvent déclarer à propos d'eux-mêmes. Ce que l'on oublie alors, c'est que nos grilles d'analyse sont aussi relatives car elles sont aussi influencées par l'environnement idéologique, social et/ou scientifique, dans lequel nous menons nos recherches (Gergen, 1973 ; Moscovici, 1979).

RÉFÉRENCES

- ALÈS (Catherine), BARREAUD (Cécile).– *Sexe absolu ou sexe relatif ? De la distinction de sexe dans les sociétés*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2001.
- AUDUC (Jean-Louis).– *Sauvons les garçons !*, Paris, Descartes et Cie, 2009.
- AUSTER (Carol J.), OHM (Susan C.).– Masculinity and femininity in contemporary american society: A reevaluation using the Bem Sex-Role Inventory, *Sex Roles*, 43, 7, 2000, p. 499-528.
- BANDURA (Albert).– *L'apprentissage social*, Bruxelles, Mardaga, 1995.
- BARNETT (Rosalind C.), HYDE (Janet S.).– Women, Men, Work, and Family. An expansionist theory, *American Psychologist*, 66, 10, 2001, p. 781-796.
- BARRÈRE-MAURISSON (Marie Agnès).– *Travail, famille : le nouveau contrat*, Paris, Gallimard, 2003.
- BATHALA (Luisa), REYNOLDS (Katherine J.), NEWBIGIN (Carolyn A.).– All else being equal: Are men always higher in social dominance orientation than women? *European Journal of Social Psychology*, 41, 2011, p. 796-806.
- BAUDELLOT (Christian), ESTABLET (Roger).– *Quoi de neuf chez les filles ?*, Paris, Nathan, 2007.
- BEAUVOIS (Jean-Léon).– La connaissance des utilités sociales, *Psychologie française*, 40, 1995, p. 375-388.
- BEM (Sandra L.).– The measurement of psychological androgyny, *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 42, 1974, p. 155-162.
- BEM (Sandra L.), LENNEY (Ellen).– Sex typing and the avoidance of cross-sex behavior, *Journal of Personality and Social Psychology*, 33, 1, 1976, p. 48-54.
- BILLIG (Michael).– *Arguing and thinking: A Rhetorical Approach to Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University press, 1996.
- BOUDON (Raymond).– *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.
- BOURDIEU (Pierre).– *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- BOURDIEU (Pierre), SAINT MARTIN (Monique de).– Le patronat, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 20-21, 1978, p. 3-82.
- BUTLER (Judith).– *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
- CAILLÉ (Alain), CHANIAL (Phillipe).– Présentation, *Revue du MAUSS*, 43, 1, 2014, p. 5-22.
- CARICATI (Luca), LORENZI-CIOLDI (Fabio).– Does status matter? Testing hypotheses from strong form of system justification theory, *Revue internationale de psychologie sociale*, 25, 1, 2014, p. 67-95.
- CASTEL (Robert).– *La gestion des risques*, Paris, Éditions de minuit, 1981.
- CHAMPAGNE (Clara), PAILHÉ (Ariane), SOLAZ (Anne).– Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolution en 25 ans ? *Économie et statistique*, 478-480, 2015, p. 209-242.
- CHAPPE (Bruno), BRAUER (Markus).– Les stéréotypes et la variabilité perçue dans les groupes : état des lieux et enjeux, *L'Année psychologique*, 108, 1, 2008, p. 133-167.
- CHATARD (Armand), GUIMOND (Serge), LORENZI-CIOLDI (Fabio), DÉSSERT (Michel).– Domination masculine et identité de genre, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 67-68, 2005, p. 113-123.
- CHILAND (Colette).– *Le sexe mène le monde*, Paris, Calman-Lévy, 1999.
- CHILAND (Colette).– Nouveaux propos sur la construction de l'identité sexuée, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 33, 2003, p. 105-122.
- CHOI (Namok), FUQUA (Dale R.), NEWMAN (Jody L.).– The Bem Sex-Role Inventory: Continuing theoretical problems, *Educational and Psychological Measurement*, 68, 5, 2008, p. 881-900.
- CODOU (Olivier), PRIOLO (Daniel), CAMUS (Odile), SCHADRON (Georges), MORCHAIN, (Pascal), DENIS-REMIS (Cédric).– Ideological priming and normative dimensions of individualism, *Revue internationale de psychologie sociale*, 25, 2, 2012, p. 59-71.
- DAMBRUN (Michaël), DUARTE (Sandra), GUIMOND (Serge).– Why Are Men More Likely to Support Group-Based Dominance than Women? The mediating role of Gender Identification, *British Journal of Social Psychology*, 43, 2004, p. 1-11.
- DAMBRUN (Michaël).– La théorie de la dominance sociale de Sidanius et Pratto, [le 30 juin 2014, <http://www.prejuges.stereotypes.net/espaceDocumentaire/dambrunTDS.pdf>]
- DERK (Bell), ELLEMERS (Naomi), VAN LAAR (Colette), DE GROOT (Kim).– Do sexist organizational cultures create the Queen Bee? *British Journal of Social Psychology*, 50, 2011, p. 519-535.

- DUARTE (Sandra), DAMBRUN (Michaël), GUIMOND (Serge).— La dominance sociale et les « mythes légitimateurs » : validation d'une version française de l'échelle d'orientation à la dominance sociale, *Revue internationale de psychologie sociale*, 17, 4, 2004, p. 97-126.
- DUBOIS (Nicole), BEAUVOIS (Jean-Léon).— Normativeness and individualism, *European Journal of Social Psychology*, 35, 2005, p. 123-146.
- DUCLOUX (Anne).— Quand « recevoir » c'est prendre, et « rendre » dépendre, *Revue du MAUSS*, 39, 1, 2012, p. 123-140.
- DUMONT (Louis).— *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1983.
- DURAND-DELVIGNE (Annick).— Jeu du soi et du genre : les effets structurels de la coéducation, *Les cahiers du mage*, 1, 1995, p. 9-16.
- DURKHEIM (Émile).— *De la division du travail social* [1893], Paris, Presses universitaires de France, 1978.
- EAGLY (Alice H.), MLADINIC (Antonio).— Are people prejudiced against women? Some answers from research on attitudes, gender stereotypes, and judgments of competence, dans Stroebe (W.), Hewstone (M.), *European Review of Social Psychology*, 5, Londres, Wiley, 1994, p. 1-35.
- EAGLY (Alice H.), MLADINIC (Antonio), OTTO (Stacey).— Are women evaluated more favorably than men? An analysis of attitudes, beliefs and emotions, *Psychology of Women Quarterly*, 1, 2, 1991, p. 203-216.
- ELCHEROTH (Guy), SPINI (Dario).— Classes sociales et jugements normatifs de jeunes français : la justification du système par les défavorisés revisitée, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 75-76, 2007, p. 117-131.
- EVANS-PRITCHARD (Edward E.).— *La femme dans les sociétés primitives et autres essais d'anthropologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1955/1971.
- FONTAYNE (Paul), SARRAZIN (Philippe), FAMOSE (Jean-Pierre).— The Bem Sex-Role Inventory: Validation of short version for French teenagers, *European Review of Applied Psychology*, 50, 4, 2000, p. 405-416.
- FRAISSE (Geneviève).— *Les excès du genre. Concept, image, nudité*, Paris, Lignes, 2014.
- FROIDEVAUX-METTERIE (Camille).— *La révolution du féminin*, Paris, Gallimard, 2015.
- GANA (Kamel).— Androgynie psychologique et valeurs sociocognitives des dimensions du concept de soi, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 25, 1995, p. 27-43.
- GANLEY (Colleen M.), MINGLE (Leigh A.), RYAN (Allison M.), RYAN (Khaterine), VASILYEVA (Marina), PERRY (Michelle).— An examination of stereotype threat effects on girl's mathematics performance, *Developmental Psychology*, 49, 10, 2013, p. 1886-1897.
- GEERTZ (Clifford).— *Savoir local, savoir global*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- GERGEN (Kenneth).— Social psychology as History, *Journal of Personality and Social Psychology*, 26, 1973, p. 309-320.
- GILLIGAN (Carol).— *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986.
- GINI (Corrado).— Measurement of inequality of income, *Economic Journal*, 31, 1921, p. 22-43.
- GRIGNON (Claude), PASSERON (Jean-Claude).— *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989.
- GURR (Tedd R.), MOORE (Will H.).— Ethnopolitical rebellion: A cross-sectional analysis of the 1980s with risk assessments for the 1990s, *American Journal of Political Science*, 41, 1997, p. 1079-1103.
- HAHN (Adam), BANCHEFSKI (Sarah), PARK (Bernadette), JUDD (Charles M.).— Measuring intergroup ideologies: Positive and negative aspects of emphasis versus looking beyond group differences, *Personality and Social Psychology Bulletin*, octobre 2015, p. 1-19.
- HASLAM (Alexander), REICHER (Stephen).— When prisoners take over the prison: A social psychology of resistance, *Personality and Social Psychology*, 16, 2, 2012, p. 154-179.
- HOFSTEDE (Geert).— *Culture's Consequences: Comparing Values, Behaviors, Institutions, and Organizations Across Nations*, Thousand Oaks CA, Sage Publications, 2001.
- HUDDY (Leonie).— Group identity and political cohesion, dans Sears (D. O.), Huddy (L.), Jervis (R.), *Handbook of Political Psychology*, New York, Oxford university press, 2003, p. 511-558.
- HYDE (Janet S.).— The gender similarities hypothesis, *American Psychologist*, 60, 2005, p. 581-592.
- HYDE (Janet S.).— New directions in the study of gender similarities and differences, *Current Directions in Psychological Science*, 16, 2007, p. 259-263.
- HYDE (Janet S.).— Gender similarities and differences, *Annual Review of Psychology*, 65, 2014, p. 373-398.
- IBAÑEZ (Tomàs).— Pouvoir, conversion et changement social, dans Moscovici (S.), Mugny (G.), *Psychologie de la conversion*, Cousset, DelVal, 1987, p. 219-238.

INSTITUT CSA.– *Les français et l'égalité hommes-femmes*, 2012.

JACQUEMET (Nicolas), EDO (Anthony).– La discrimination à l'embauche sur le marché du travail français, *CEPREMAP*, 2013.

JODELET (Denise).– Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales, *Connexions*, 89, 1, 2008, p. 25-46.

JOST (John T.).– An experimental replication of the depressed entitlement effect among women, *Psychology of Women Quarterly*, 21, 1997, p. 387-393.

JOST (John T.), BANAJI (Mahzarin R.).– The role of stereotyping in system justification and the production of false-consciousness, *British Journal of Social Psychology*, 33, 1994, p. 1-27.

JOST (John T.), BANAJI (Mahzarin R.), NOSEK (Brian A.).– A decade of system justification theory: Accumulated evidence of conscious and unconscious bolstering of the statu quo, *Political Psychology*, 25, 6, 2004, p. 881-919.

JOST (John T.), BURGESS (Diana).– Attitudinal ambivalence and the conflict between group and system justification motives in low status group, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 26, 2000, p. 293-305.

JOST (John T.), HUNYADY (Orsolya).– The psychology of system justification and the palliative function of ideology, *European Review of Social Psychology*, 13, 2002, p. 111-153.

JOST (John T.), KAY (Aaron C.).– Exposure to benevolent sexism and complementary gender stereotypes: Consequences for specific and diffuse forms of system justification, *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 3, 2005, p. 498-509.

JOST (John T.), PELHAM (Brett W.), SHELDON (Oliver), SULLIVAN (Bilian N.).– Social inequality and the reduction of ideological dissonance on behalf of the system: Evidence of enhanced system justification among the disadvantaged, *European Journal of Social Psychology*, 33, 2003, p. 13-36.

K'DELANT (Pascaline), GANA (Kamel).– Analyse multitraits-multiméthodes des scores au questionnaire d'attributs personnels (Personal Attributes Questionnaire [PAQ]) auprès d'un échantillon féminin, *Psychologie française*, 54, 2009, p. 323-329.

KOHLBERG (Lawrence).– A cognitive developmental analysis of children's sex-role concepts and attitudes, dans Maccoby (E. E.), Jacklin (C. N.), *The Psychology of Sex Differences*, Stanford, Stanford university press, 1966, p. 82-17.

KÜPPER (Beate), ZICK (Andreas).– Inverse gender gap in Germany: Social dominance orientation among men and women, *International Journal of Psychology*, 46, 1, 2011, p. 33-45.

LAHIRE (Bernard).– Catégorisations et logiques individuelles : les obstacles à une sociologie des variations intra-individuelles, *Cahiers internationaux de sociologie*, 110, 1, 2001, p. 59-81.

LAHIRE (Bernard).– Individu et mélanges des genres, *Réseaux*, 4, 2004, n° 128, p. 89-111.

LAHIRE (Bernard).– *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions La découverte, 2006.

LAHIRE (Bernard).– *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Fayard, 2011.

LAURENS (Stéphane).– Le regard psychosocial : l'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 3, 2006, n° 71, p. 55-64.

LAURENS (Stéphane).– La division du sujet par l'influence d'autrui, prémisse du rapport dialogique, *Bulletin de psychologie*, 64, 5, 2011, p. 399-411.

LAURENS (Stéphane), KOZAKAI (Toshiaki).– Le bleu, le vert et le miracle. Quelle vérification ? Quel objet ? *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 3, 2001, n° 75-76, p. 3-16.

LE BARBENCHON (Emmanuelle), CAMBON (Laurent), LAVIGNE (Frédéric).– Désirabilité et utilité de 308 adjectifs de personnalité et 297 professions, *L'Année psychologique*, 105, 2005, p. 307-322.

LEE (I. Ching), PRATTO (Felicia), JOHNSON (Blair T.).– Intergroup consensus/disagreement in support of group-based hierarchy: An examination of socio-structural and psycho-cultural factors, *Psychological Bulletin*, 137, 6, 2011, p. 1029-1064.

LEVINE (Mark), CROWTHER (Simon).– The responsive bystander: How Social Group membership and group size can encourage as well as inhibit bystander intervention, *Journal of Personality and Social Psychology*, 95, 6, 2008, p. 1429-1439.

LEYENS (Jacques-Philippe).– *Debout les dominés*, Louvain-La-Neuve, De Boeck, 2015.

LICATA (Laurent).– La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'autocatégorisation : le Soi, le groupe et le changement social, *Revue électronique de psychologie sociale*, 1, 2007, p. 19-33, [disponible à l'adresse suivante : <http://psychologiesociale.eu/wp-content/uploads/2010/01/Licata-2007.pdf>]

- LINDBERG (Sarah M.), HYDE (Janet S.), PETERSEN (Jennifer L.), LINN (Marcia C.).— New trends in gender and mathematics performance: A meta-analysis, *Psychological Bulletin*, 136, 6, 2010, p. 1123-1135.
- LINVILLE (Patricia W.), FISCHER (Gregory W.), SALOVEY (Peter).— Perceived distribution of the characteristics of in-group and out-group members: Empirical evidence and a computer simulation, *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, 2, 1989, p. 165-188.
- LOLLIVIER (Stéphan), SOULLEZ (Christophe).— *La criminalité en France*, Rapport de l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales, 2014.
- LORENZI-CIOLDI (Fabio).— *Individus dominants et groupes dominés : images masculines et images féminines*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1988.
- LORENZI-CIOLDI (Fabio).— Group status and perception of homogeneity, *European Review of Social Psychology*, 9, 1998, p. 31-75.
- LORENZI-CIOLDI (Fabio).— *Les représentations des groupes dominants et dominés : collections et agrégats*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2009.
- LORENZI-CIOLDI (Fabio), EAGLY (Alice H.), STEWART (Tracie L.).— Homogeneity of gender groups in memory, *Journal of Experimental Social Psychology*, 31, 3, 1995, p. 193-217.
- MACCOBY (Eleanor), JACKLIN (Carol).— *The Psychology of Sex Differences*, Stanford, Stanford university press, 1966.
- MAJOR (Brenda).— From social inequality to personal entitlement: The role of social comparisons, legitimacy appraisals, and group membership, dans Zanna (M. P.), *Advances in Experimental Social Psychology*, San Diego, CA, Academic press, 26, 1994, p. 293-348.
- MASSON-MARET (Hélène), BEAUVOIS (Jean-Léon).— Une approche normative des stéréotypes masculin et féminin, *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2000, n° 45, p. 29-47.
- MARRO (Cendrine).— Se qualifier de « fille féminine » ou de « garçon masculin » à l'adolescence, *Pratiques psychologiques*, 3, 2003, p. 5-20.
- MARTIN (Carol L.), HALVERSON (Charles F.).— A schematic processing model of sex typing and stereotyping in children, *Child Development*, 52, 1981, p. 1119-1134.
- MARUANI (Margaret).— *Femmes, genre et sociétés*, Paris, La découverte, 2005.
- MARUANI (Margaret).— *Travail et emploi des femmes*, Paris, La découverte, 2011.
- MAUSS (Marcel).— *Œuvres III*, Paris, Éditions de minuit, 1931/1981.
- MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE.— *Filles et garçons : sur le chemin de l'égalité*, 2013.
- MOORE (George E.).— *Principia Ethica*, Cambridge, Cambridge university press, 1903/1993.
- MORIN (Thomas).— Écarts de revenus au sein des couples, *Insee Première*, 1492, 2014, p. 1-4.
- MOSCOVICI (Serge).— *Psychologie des minorités actives*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- MOSCOVICI (Serge).— *Raison et cultures*, Paris, EHESS, 2012.
- MOSCOVICI (Serge).— *Le scandale de la pensée sociale*, Paris, EHESS, 2013.
- O'BRIEN (Laurie), MAJOR (Brenda N.), GILBERT (Patricia N.).— Gender differences in entitlement: The role of system-justifying beliefs, *Basic and Applied Social Psychology*, 34, 2012, p. 136-145.
- OLIVEIRA (Pierre de), DAMBRUN (Michaël).— Maintaining the status quo and social inequalities: Is stereotype endorsement related to support for system justification? *Current Research in Social Psychology*, 13, 9, 2007, p. 101-121.
- PARK (Bernadette), ROTHBART (Miron).— Perception of out-group homogeneity and levels of social categorization: Memory for the subordinate attributes of in-group and out-group members, *Journal of Personality and Social Psychology*, 42, 6, 1982, p. 1051-1068.
- PRATTO (Felicia), SIDANIUS (Jim), STALLWORTH (Lisa M.), MALLE (Bertram F.).— Social dominance orientation: A personality variable predicting social and political attitudes, *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 4, 1994, p. 741-763.
- RÉGNER (Isabelle), STEELE (Jennifer R.), AMBady (Nalini), THINUS-BLANC (Catherine), HUGUET (Pascal).— Our future scientists: A review of stereotype threat in girls from early elementary school to middle school, *Revue internationale de psychologie sociale*, 27, 3, 2014, p. 13-51.
- REICHER (Stephen).— The context of social identity: Domination, resistance, and change, *Political Psychology*, 25, 6, 2004, p. 921-945.
- REICHER (Stephen).— Promoting a culture of innovation: BJSP and the emergence of new paradigm in social psychology, *British Journal of Social Psychology*, 50, 2011, p. 391-398.
- REICHER (Stephen), HASLAM (Alexander).— Rethinking the psychology of tyranny: The BBC prison study, *British Journal of Social Psychology*, 45, 2006, p. 1-40.
- REICHER (Stephen), HASLAM (Alexander).— After

shock? Towards a social identity explanation of the Milgram 'obedience' studies, *British Journal of Social Psychology*, 50, 2011, p. 163-169.

REICHER (Stephen), HASLAM (Alexander), MILLER (Arthur G.).— What makes a person a perpetrator? The intellectual, moral, and methodological arguments for revisiting Milgram's research on the influence of authority, *Journal of Social Issues*, 70, 3, 2014, p. 393-408.

ROUYER (Véronique).— *La construction de l'identité sexuée*, Paris, Armand Colin, 2007.

ROUYER (Véronique), FRASCARALO (France), ZAOUCHE-GAUDRON (Chantal), LAVANCHY (Chloé). Fathers of girls, fathers of boys: Influence of child's gender experience on father's experience of, engagement in, representations of paternity, *Swiss Journal of Psychology*, 66, 4, 2007, p. 225-233.

ROUYER (Véronique), MIEYAA (Yoan), LE BLANC (Alexis).— Socialisation de genre et construction des identités sexuées : contextes sociétal et scientifique, acquis de la recherche et implications pratiques, *Revue française de pédagogie*, 187, 2014, p. 97-137.

RUBIN (Mark), HEWSTONE (Miles).— Social identity, system justification, and social dominance: Commentary on Reicher, Jost and *al.* and Sidanius and *al.*, *Political Psychology*, 25, 6, 2004, p. 823-844.

SAMPSON (Edward E.).— Psychology and the American ideal, *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 11, 1977, p. 767-782.

SCHMITT (Michael T.), BRANSCOMBE (Nyla R.), KAPPEN (Diane M.).— Attitudes toward group-based inequality: Social dominance or social identity?, *British Journal of Social Psychology*, 42, 2003, p. 161-186.

SCHWARTZ (Shalom H.).— Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications, *Revue française de sociologie*, 47, 4, 2006, p. 929-968.

SHWEDER (Richard A.).— Liberalism as a destiny, *Contemporary Psychology*, 27, 6, 1982, p. 421-424.

SHWEDER (Richard A.).— *Thinking Through Cultures: Expeditions in Cultural Psychology*, Cambridge, Harvard university press, 1991.

SIDANIUS (Jim), LEVIN (Shana), LIU (James), PRATTO (Felicia).— Social dominance orientation, anti-egalitarianism and the political psychology of gender: An extension and cross-cultural replication, *European Journal of Social Psychology*, 30, 2000, p. 41-67.

SIDANIUS (Jim), PRATTO (Felicia).— *Social Dominance: An Intergroup Theory of Social Hierarchy and Oppression*, Cambridge, Cambridge University press, 1999.

SIDANIUS (Jim), PRATTO (Felicia), LAAR VAN (Colette), LEVIN (Shana).— Social dominance theory: Its agenda and method, *Political Psychology*, 25, 6, 2004, p. 845-880.

SINGLY (François de).— Charges et charmes de la vie privée, dans Laufer (J.), Mary (C.), Maruani (M.), *Masculin-féminin. Questions pour les sciences de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 149-167.

SINGLY (François de).— *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Armand Colin, 2005.

SPIRO (Melford E.).— Is the western conception of the self "peculiar" within the context of the world culture?, *Ethos*, 21, 2, 1993, p. 107-153.

SPIRO (Melford E.).— *Culture et nature humaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

STRATHERN (Marilyn).— *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Berkeley, University of California press, 1990.

SWIM (Janet), BORGIDA (Eugene), MARUYAMA (Geoffrey), MYERS (David G.).— Joan McKay versus John McKay: Do gender stereotypes bias evaluation?, *Psychological Bulletin*, 105, 1989, p. 409-429.

SWIM (Janet K.), SANNA (Lawrence J.).— He's skilled, she's lucky: A meta-analysis of observers' attributions for women's and men's successes and failure, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 22, 5, 1996, p. 507-519.

TAFANI (Eric), BELLON (Sébastien), APOSTOLIDIS (Thémis).— Asymétries positionnelles, estime de soi et dynamique des représentations sociales, dans Beauvois (J. L.), Joule (R. V.), Monteil (J. M.), *Perspectives cognitives et conduites sociales, vol. IX*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 47-80.

TAJFEL (Henri).— Experiments in intergroup discrimination, *Scientific American*, 223, 1970, p. 96-102.

TAJFEL (Henri), TURNER (John C.).— An integrative theory of intergroup conflict, dans Austin (W. G.), Worchel (S.), *The Social Psychology of Intergroup Conflict*, Monterey, Brooks and Cole, 1979, p. 188-204.

TAJFEL (Henri), TURNER (John C.).— The social identity theory of intergroup behavior, dans Worchel (S.), Austin (W. G.), *The Psychology of Intergroup Relations*, Chicago, Nelson-Hall, 1986, p. 7-24.

TAP (Pierre).— *Masculin/féminin chez l'enfant*, Toulouse, Privat, 1988.

TAP (Pierre).— *La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne*, Paris, Dunod, 1993.

TAYLOR (Charles).— *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1998.

TESTÉ (Benoît), SIMON (Klervi).– Valeur affective et utilité sociale des traits dans les stéréotypes de genre, le soi féminin et le soi masculin, *Revue internationale de psychologie sociale*, 3, 2005, p. 81-94.

THÉRY (Irène).– *La distinction de sexe : une nouvelle approche de l'égalité*, Paris, Odile Jacob, 2007.

THÉRY (Irène).– Le genre : identité des personnes ou modalité des relations sociales ? *Revue française de pédagogie*, 171, 2010, p. 103-117.

TORT (Patrick).– *Misère de la sociobiologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.

TOSTAIN (Manuel).– Androgynie psychologique et perception de la déviance : aspects développementaux, *Revue internationale de psychologie sociale*, 1, 1993, p. 89-104.

TOSTAIN (Manuel).– Faut-il en finir avec les stéréotypes de sexe ? Revue de questions critique sur les approches psychosociales des relations entre sexes, *Bulletin de psychologie*, 69, 3, 2016, p. 163-178.

TOUGAS (Francine), BROWN (Rupert), BEATON (Ann M.), JOLY (Stéphane).– Neosexism: Plus ça change, plus c'est pareil, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 21, 8, 1995, p. 842-849.

TOURAINÉ (Alain).– *Le retour de l'acteur : essai de sociologie*, Paris, Fayard, 1984.

TRIVERS (Robert L.).– Parental investment and sexual selection, dans Campbell (B.), *Sexual Selection and the Descent of Man*, Boston, Butterworth-Heinemann, 1972, p. 136-180.

TUNÇGENÇ (Bahar).– Towards a comprehensive socio-psychological perspective: A critique of social dominance theory, *Journal of European Psychology Students*, 2, 2010, p. 1-8.

TURNER (John C.).– Some current issues in research on social identity and selfcategorization theories, dans Ellemers (N.), Spears (R.), Doosje (B.), *Social Identity: Context, Commitment, Content*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 6-34.

TURNER (John C.), REYNOLDS (Katherine J.).– Why dominance theory has been falsified, *British Journal of Social Psychology*, 42, 2003, p. 199-206.

TWENGE (Jean M.).– Change in masculine and feminine traits over time: A meta-analysis, *Sex Roles*, 36, 5-6, 1997, p. 305-325.

VIGARELLO (Georges).– La virilité et ses « crises », *Travail, genre et sociétés*, 29, 2013, p. 153-160.

WITTGENSTEIN (Ludwig).– *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard, 1958/2004.